

8 Octobre 1881

# JOURNAL DES DEMOISELLES

Numéro 11

## PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MODES

Nous allons rassurer celles de nos lectrices qui redoutent de voir disparaître, avec l'été ces grands chapeaux dont le bord leur sied si bien, en leur annonçant que ces grandes formes régneront encore en souveraines cet hiver, dans le domaine des chapeaux. Ces grands bords doivent leur succès à la manière dont ils sont croqués, plissés, retournés, rejetés; aux visages calmes et réguliers, ils forment comme une auréole, sur les fines têtes de Greuze, ils prennent un air coquet, et changent véritablement d'aspect selon le goût qui les rejette en arrière, de côté, ou le renforcement parfois exagéré qu'il subit à tort ou à raison. Dans les limites raisonnables, ces grands chapeaux sont généralement jolis; mais il faut se garder de ces étranges créations qui sont plus excentriques qu'élégantes, et prêtent à la critique, même à la moquerie. Des garnitures de fantaisie, faites en plumage mélangé: plumes d'oiseaux, plumes amazones, têtes d'oiseaux avec leur colerette changeante, parfois même la pauvre petite bête perchante sur le bord de la passe; des garnitures en velours, en velours peluche, en moire, et des fantaisies dorées, en acier, en perles, sont les ornements qui conviennent le mieux à ce genre; et si la main qui les dispose est guidée par le bon goût, croyez que le cha-



Robe de Mariée en moire et satin de Lyon.  
Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

peau aura du succès. S'il faut du goût pour draper un costume, il en faut bien plus encore pour chiffonner un chapeau.



## EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 121 et 123).

*Robe de mariée en moire et satin de Lyon.* — Tablier en moire dentelé au bord avec frange perlée tombant sur un plissé de satin, lequel, à partir des côtés, court en spirale autour de la traine, en satin de Lyon. Draperie en satin sur la partie supérieure du tablier; elle est très-relevée et se perd dans le pouf; touffe de fleurs. Corsage en moire avec plastron de satin; la basque évidée, devant, à partir de la taille, a le bord caché sous la draperie; le pouf s'agrafe derrière; ruche en dentelle et petite traine de fleurs d'oranger. Manche ronde avec poignet de satin.

*Costume en moire antique et satin bleu marine; écharpe, col, parement en tissu bayadère.* — Robe princesse en moire antique; le devant et les côtés fendus à vingt centimètres, sous la taille en forme de crevés, ceux-ci remplis par un plissé en satin; trois crevés coupent la poitrine; deux crevés dans le haut de la manche. Une écharpe

en tissu bayadère resserrée, au milieu, dans une traverse assortie, se drape devant et fait tunique relevée en pouf; col et parement en tissu bayadère. Coques et pans en satin bleu marine s'échappant de la traverse.

*Robe de dîner en satin merveilleux gris; gilet, col, parement et bas de jupe en brocart gris lamé d'argent.* — Tablier en taffetas, le bas en brocart, recouvert par deux draperies croisées, en satin merveilleux, garnies d'une frange en chenille et qui se froncent et se perdent dans la demi-traine, laquelle forme pouf. L'habit en satin est ajusté sur un gilet en brocart qui se complète d'une basque rapportée, froncée sur le côté et maintenue à l'habit. Elle se fait mi-partie satin, mi-partie brocart. Boutons en passementerie sur l'habit. Grand col dégagé et parement à la manche.

## EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4332

*Robe de dîner en surah rose et broderie découpée sur tulle.* — Jupe demi-longue; dans le bas, un volant monté à plis creux est dépassé par la dentelle de la balayeuse. Sur le tablier, une petite draperie rehaussée d'une broderie, se relève de plis sur le côté; puis une seconde draperie, relevée de trois plis creux, s'arrête sous le pouf fourni par un lé rapporté, lequel se termine en pan carré. Broderie au contour. Corsage à longue basque s'ouvrant en gilet avec fichu de broderie formant plastron aigu. Manche en broderie arrêtée au-dessus du coude. Nœud de broderie appliqué sur la basque, derrière. — Souliers en chevreau blanc. — Bas de soie rosés. — Gants de Suède crème. — Pouf de marabouts de côté sur le bandeau ondulé.

*Costume en surah et moire bleu Louise.* — Jupe ronde garnie de trois volants surmontés d'une draperie plate. Polonaise en moire bleue avec plastron froncé en surah et broderie de perles le cernant. Un ornement en surah forme lien au bas du plastron, et passe sur la polonaise pour s'arrêter sous le pouf, lequel est en surah ainsi que les lés drapés qui recouvrent la jupe, derrière. Le pouf s'agrafe sur la basque du dos, qui est coupée à trente centimètres sous la taille. Manche demi-longue. Colletette et sous-manche plissées. — Bas de fil d'Ecosse à fleurettes brodées. — Souliers en chevreau. — Gants de Suède. — Chapeau en paille d'Italie orné d'une guirlande jardinière.

## CAUSERIE

La grande curiosité du jour, c'est l'Exposition d'Électricité : un très petit nombre de visiteurs compétents l'étudient en détail et à fond; ce groupe sérieux doit être terriblement gêné par l'invasion des badauds qui viennent là, comme ils iraient à une féerie, bouche bée, sans presque rien comprendre. Nous avons fait partie de ce flot d'ignorants, et ce sont leurs impressions que nous apportons en toute humilité à nos lectrices qui chercheront ailleurs, au besoin, des renseignements moins frivoles.

D'abord ce qui nous a frappée en arrivant au Palais de l'Industrie c'est la longue queue qui attendait avant huit heures du soir. Ainsi Paris est vide, ou il s'en faut de peu, les vacances et l'ouverture de la chasse ont fait partir les derniers retardataires et, ce-

pendant, à la première nouvelle d'un spectacle inédit, car pour la plupart, nous le répétons, l'exposition internationale d'électricité n'est que cela, dix mille curieux se précipitent à la fois. Que va-t-on voir? on n'en sait rien au juste : les téléphones qui permettent d'entendre de loin ce qui se passe sur la scène du Théâtre-Français ou sur celle de l'Opéra sont le principal attrait. Et puis on a le sentiment vague et presque craintif que l'on va se trouver devant la grande puissance de ce temps-ci, car tous les journaux répètent, et avec raison sans doute, que le dix-neuvième siècle, après avoir porté durant sa première moitié le nom d'âge de la vapeur, méritera durant la seconde d'être appelé l'âge de l'électricité; cet agent d'une incroyable puissance, après avoir été l'objet des expériences de la





*Salomon imp. Paris.*

4330

## Journal des Demoiselles

*Modes de Paris.*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Drouot 2.*

*Coiffures de M<sup>me</sup> Hubler 30. r. de Clichy. Corssets & Tournures de M<sup>me</sup> Emma Guille*  
*11. avenue de l'Opéra - Machines à coudre de la M<sup>me</sup> Baclé r. du Bac 46.*



science pure, est, en effet, maintenant appliqué à l'industrie; il lui rendra des services dont on ne peut encore que faiblement apprécier l'étendue.

Combien de conquêtes déjà !... La plus éclatante c'est la lumière, qui, répandue dans tout l'immense vaisseau, permet d'examiner les objets exposés à une clarté plus vive que celle du jour. Et que dire de ce chemin de fer mù par l'électricité qui conduit rapidement, de la place de la Concorde jusqu'au seuil de l'Exposition, des voyageurs enthousiastes ? que dire de ce bateau électrique qui circule avec autant de précision que de rapidité sur le bassin circulaire entourant une haute tour surmontée d'un phare électrique lui aussi ?

Devant l'usine de force motrice nous sommes restée dans l'attitude aussi respectueuse qu'humiliée d'un pauvre diable qui ne sait pas lire le savant grimoire ouvert sous ses yeux. Il nous serait également bien difficile de décider à laquelle des expositions étrangères revient la palme. Treize nations sont, on le sait, représentées à l'exposition : les sections américaine et anglaise passent pour être les plus complètes ; tout ce que nous pouvons noter c'est l'étonnement respectueux que la bouée sémaphorique des câbles sous-marins nous impose par ses dimensions colossales. Ce triomphe de la science sur les forces les plus terribles de la nature, sur les fureurs même de l'Océan, pour rapprocher les peuples par l'échange de la pensée, sera le côté vraiment héroïque de notre époque.

Après l'Angleterre, l'Italie se distingue ; on dit que c'est elle qui a poussé le plus loin le perfectionnement de la télégraphie. Mais si la France n'est pas à la tête du mouvement, elle n'en a pas moins l'honneur d'avoir pris l'initiative d'un congrès international dont les résultats ne seront pas perdus pour elle.

Le téléphone commence à nous émerveiller dès le rez-de-chaussée où de petites guérites invitent le promeneur à s'arrêter pour faire usage d'un appareil fort simple : il suffit d'appliquer à ses oreilles deux cornets acoustiques et de se pencher sur une plaque de cuivre pour engager la conversation avec un correspondant quelconque placé au loin. Ce n'est là qu'un prélude aux magiques effets que vous rencontrerez plus haut dans les salles hermétiquement fermées, garnies de tapisseries épaisses, où retentit l'écho de l'Opéra. Nous reprenons la queue ; elle remplit toutes les galeries du premier étage, car chacun tient à voir la même merveille. Tandis que nous avançons lentement, le carillon infernal des sonneries aux timbres les plus variés éclate autour de nous ; on nous prie d'examiner les coffres-forts à avertisseurs et les paratonnerres embellis et perfectionnés, et les machines à coudre, dirigées sans fatigue au moyen d'une batterie électrique ; et des feuillages, des fleurs éternisés en bronze par le miracle de la galvanoplastie. L'ennui d'attendre, je suppose, décide nombre de personnes à choisir dans les petites boutiques, groupées de place en place, divers objets dorés et argentés par le procédé galvanique ; les ménagères, tout particulièrement, séduites par la petite bobèche d'argent en forme de marguerite, qui, enfilée à la mèche d'une bougie, empêche qu'aucune goutte de cire ne se répande. Enfin nous atteignons l'Opéra désigné par une affiche sur laquelle se détache le titre du spectacle,

*Hamlet*, et les noms des artistes. Vingt auditeurs sont admis à entrer à la fois et à rester l'espace de cinq minutes ; au moment où notre tour va venir, une voix crie : — L'entr'acte ! — Et nous sommes obligés de faire le pied de grue près d'une demi-heure, ce qui ne nous dispose pas à l'indulgence pour les expériences téléphoniques. Eh bien ! malgré tout on est abasourdi, l'effet dépasse encore ce qu'on a pu se promettre d'étrange... notez que nous ne disons pas de délicieux : la belle voix de mademoiselle Richard nous arrive un peu altérée comme par la *pratique* de Polichinelle, mais non pas affaiblie, certaines notes, au contraire, font frémir le tympan ni plus ni moins que si l'on vous criait dans l'oreille ; chaque mot arrive clair et distinct. En songeant que la reine Gertrude les prononce à l'Opéra, et que nous sommes aux Champs-Élysées, une sorte de terreur s'empare de nous. Quel sorcier, quel démon que la science, et combien, grâce à elle, va être réduite la signification de ce mot qui, naguère encore, impliquait tant de choses : *l'impossible*.

Allons nous remettre de notre émotion et de nos fatigues dans les salles qui représentent un appartement complet muni de toutes les applications domestiques de l'électricité : éclairage, sonnerie, téléphone, allumeur, etc... C'est le prétexte d'une ingénieuse exposition de meubles, de tapisseries et de bibelots envoyés par les grands magasins de Paris ; ils ont garni cette maison modèle de leurs produits en guise de réclame ; la table de la salle à manger donne lieu à bien des facéties : les provinciaux qui sont en grand nombre dans le public, s'asseyent en riant autour d'un simulacre de dîner, à la profonde surprise de trois orientaux de haute mine, couronnés de turbans noir et or, qui passent gravement en se tenant par la main.

Eh bien ! pour dire vrai cet appartement modèle, cet appartement de l'avenir ne me tente pas : on y verrait marcher une mouche tant il est brillamment éclairé ; mais ces torrents de lumière qui ne laissent rien dans l'ombre nuisent à l'effet des étoffes, à celui de la décoration en général, et à l'intimité en particulier, outre qu'ils enlaidissent les plus agréables physionomies. Non, tout voir est décidément un inconvénient, même quand rien ne cloche d'une façon sensible ; voyons la lumière et du même coup les imperfections inséparables des plus belles choses, si nous ne voulons être désillusionnés : le jour, tel que Dieu l'a fait, n'est pas cru à ce point ; bien imprudent qui cherche à l'éclipser. Cette réflexion nous vient dans la galerie de peinture, où quelques-uns des tableaux du dernier Salon nous apparaissent défigurés, les meilleurs surtout, deux ou trois, car on dirait vraiment que quelques-uns, la brutale *Pose du modèle* de M. Bompard, par exemple, ont été brossés en vue de cette rude épreuve qui prête du relief à leur coloration heurtée. Une école de peinture subordonnée aux caprices de l'électricité ! il ne manquerait plus que cela !

L'éclairage à outrance convient mieux à une jolie salle de spectacle qui nous donne l'avant goût de ce que seront nos théâtres perfectionnés dans quelques années probablement. Puissent de vrais talents surgir derrière cette rampe électrique éblouissante, car autrement l'illumination, si diamantée qu'elle soit, ne nous suffirait pas, nous nous désolerions des progrès de l'industrie aux dépens de l'art. Ne vaudrait-il pas

(La suite à la page 128.)



N° 1. Costume en petit drap loutre et velours frappé.

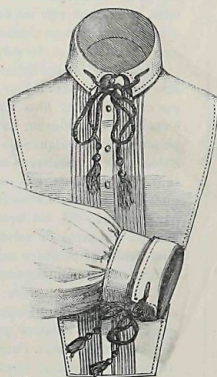
Jupe en taffetas garnie d'un large plissé. Le tablier est fait d'un plissé-éventail qui découvre sur les côtés un ornement en velours frappé. Une draperie en satin loutre, sur la partie supérieure formant tunique-pouf. Le corsage en drap est à pointe avec basque plissée rapportée, se détachant sur une sous-basque en velours frappé, qui s'enfuit sur la draperie. Col plissé en éventail. A la manche ronde, parement en velours frappé et plissé tombant sur la manchette.



N° 1. Costume en petit drap et velours frappé loutre. De mesdemoiselles Vidal.

N° 2. Costume en lainage myrte et peluche ombrée.

Lainage pour les lés de derrière de la jupe, et peluche ombrée pour le bas du tablier. La partie supérieure de la draperie qui couvre le tablier est en lainage, le bas en peluche et le bord supérieur posant sur le lés de côté, découpé en patte arrondie, décorée de trois boutons. Cette draperie se relève diagonalement et se pince de plis sous un pouf très



N° 5. Col en toile et poignet assorti.

Jupe plissée verticalement de plis couchés et d'un double pli creux; celui qui fait le milieu du tablier un peu plus large. Redingote ouverte devant, divisée en panneaux entourés de dentelle espagnole, retenus à la jupe par des points perdus. Cein-



N° 3. Costume en pékin noir, vieil or foncé et satin noir. De madame Habler, 40, rue de Clichy.

accentué qui s'agrafe sur la basque du corsage, lequel se prolonge en tunique tombante. Le corsage en lainage a un gilet en peluche s'enfuyant sous la taille, et la partie qui fait basque reproduit la patte découpée de la draperie. Col et parement de la manche ronde en peluche.

N° 3. Costume en pékin noir et vieil or foncé.

Jupe en satin noir, redingote en pékin et ceinture en moire noire.



365

N° 7. Tournure pour costume de ville, maison de Plumet, 33, rue Vivienne.



385

N° 4. Costume en moire et cachemire loutre.

ture en moire drapée de plis plats; des coques volumineuses remplacent le pouf, et d'autres coques tombantes s'échelonnent sur la redingote.

N° 4. Costume en moire et cachemire loutre.

Jupe en moire, plissée en satin et polonaise en cachemire. Jupe garnie de quatre plissés. Polonaise formant plastron froncé à l'encolure et à la taille; elle s'ouvre en façon Louis XV, se serre

hanche et se nouant de deux longues coques avec pans. La manche a, dans le haut, un bouillon serré par plusieurs rangs de fronces et se termine par un plissé. Jabot coquillé en dentelle.

N° 5. Col en toile.

Forme montante et rabattue, fermée par une cordelière; celle-ci peut se remplacer par un ruban passé dans une large boutonnière, faite de chaque côté sur le col. — Manchette assortie.

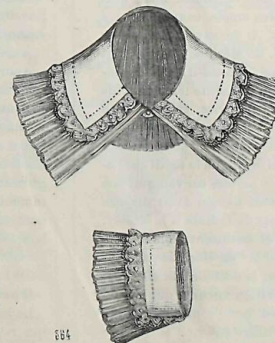
N° 6. Col en toile rabattu avec plissé.

Col rabattu l'ourlet marqué par un point d'échelle, est entouré d'une dentelle-torçon, le tout se détachant sur un plissé en mousseline.

N° 7. Tournure pour costume de ville.

L'intérieur avec une pièce lacée; deux pattes se boutonnent, devant, pour retenir la tournure qui est allongée de deux volants rehaussés d'une broderie anglaise; ces volants mobiles sont montés à un poignet qui se boutonne au bas de la tournure.

par des fronces de chaque côté, sous la hanche, et se drape de plis tombants piqués de nœuds en ruban de moire. Ceinture en ruban de moire, prenant du pouf, posant sur la



N° 6. Col carré avec plissé de mousseline et dentelle.



mieux entendre dans une grange, à la lueur d'un quinquet la Malibran ou Rachel que le fretin trop nombreux de nos jours au milieu de la magie d'une illumination plus qu'à *giorno*, reflétée sur des murs dorés à la pile voltaïque?

Mais ne faisons pas le procès de choses supérieures à notre compréhension, ne nous exposons pas au reproche qu'encourent si souvent les femmes de ne prendre les choses que par un seul bout, de ne distinguer que le menu détail, incapables qu'elles sont d'embrasser l'ensemble. Aussi bien, il est établi que les lampes d'Edison peuvent être disciplinées, apaisées à volonté; peut-être avec le temps pourra-t-on lire ou broder au coin du feu, en restant jolie à la clarté d'une lampe électrique; mais, jusqu'à nouvel ordre, nous nous méfions de ces innovations, n'admettant pas, en dépit de l'opinion américaine adoptée ici dans beaucoup de maisons, que l'éclairage même du gaz puisse convenir à un salon aussi bien que celui des bougies. Opinion rococo, soit! Je pourrais citer un des plus beaux hôtels de Paris dont les somptueuses galeries de fêtes me font l'effet de celles d'un Casino ou d'un café, grâce aux becs de gaz, si déguisés qu'ils soient, qui remplacent les lustres et les candélabres

d'autrefois. Du gaz à la lumière électrique la distance sera moins grande, je le reconnais, mais gageons que les femmes n'oseront affronter cette lumière blanche d'une implacable pureté que dans des toilettes de reines de fêerie et que ce sera prétexte à un redoublement de luxe... Hélas! allons-nous faire de la morale à propos des progrès de la science? ce serait plus rococo encore!... arrêtons-nous... il est temps: d'ailleurs nous nous sentons tout étourdie par le bruit des machines qui se mêlent à la sonnerie des cloches et des timbres... fuyons cet éclat...

Enfin nous voici dehors; les portes ouvertes pour le passage de l'omnibus électrique projettent encore autour de nous une lueur quasi infernale, le sommet des arbres, les statues du Palais brillent en vert métallique et en blanc d'argent sur le ciel noir... éloignons nous encore. Dieu merci! l'ombre se fait... une ombre douce qui repose nos yeux et notre cerveau! De chacune des corbeilles de fleurs, sous les quinconces, monte par cette nuit humide et tiède un parfum exquis. Vous aurez peine à me persuader que les plantes artificiellement épanouies à la flamme du soleil électrique soient aussi belles et sentent aussi bon.

T. B.

## LES JUMEAUX

(SUITE)

M. Lebel arriva par la voiture du soir, vers dix heures, et grand fut son étonnement de voir une main étrangère se tendre vers la sienne.

« Je suis votre voisin de campagne-le plus proche, » lui dit M. de Mérillac, et si vous le voulez bien, mon cher docteur, nous ferons plus ample connaissance. »

André Lebel était interdit. Il ne savait rien de ce qui était arrivé à Jeanne. M. de Mérillac n'avait point voulu lui écrire. « A quoi bon, pensait-il, le tourmenter? Dans deux ou trois jours la petite ira bien. Elle retournera chez elle avec sa nourrice, et quand son père reviendra, il sera bien temps de lui apprendre qu'elle a été malade, puisque le mal n'est point grave. »

En quelques minutes il lui expliqua le motif qui l'avait amené, et par ses bonnes paroles convainquit son compagnon de route que tout danger avait disparu pour sa fille. Pendant le trajet de Cahors à la Moissy, ces deux hommes se lièrent et devinrent amis: André Lebel par la reconnaissance, M. de Mérillac par l'admiration qu'il éprouvait pour le docteur. En effet, celui-ci lui apprit, sans ostentation aucune, que sa fortune étant faite, il avait choisi, pour continuer d'exercer sa profession, un petit village pauvre.

Il avait acheté à Jacques Beyrol, un pharmacien de Cahors qui, faisant de mauvaises affaires, s'était vu forcé de s'en défaire, la maison que désormais il habiterait.

« Le pauvre homme! disait le docteur; chacun le sachant à peu près ruiné lui offrait un prix dérisoire de sa maison. »

Il était près de minuit quand ils arrivèrent à la Moissy. Madame Flamand avait fait préparer un souper froid, et Millette n'était point couchée. Mais Jeanne, qui avait lutté contre le sommeil fort avant la soirée, s'était néanmoins endormie.

André alla l'embrasser dans son petit lit, une barcelonnette rose qui dans le temps avait servi aux deux jumeaux. Elle était guérie, mais un peu pâlie par sa maladie de quelques jours. Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du docteur à cette pensée que la chère créature avait failli mourir. Il contempla longuement sa bouche mutine, sur laquelle, même dans le sommeil, errait un joli sourire, ses paupières closes dont les cils longs et fins ombrageaient les joues, les boucles folles de ses cheveux dorés, éparpillées sur l'oreiller, et mû par un sentiment de profonde reconnaissance, il tendit la main à M. de Mérillac.

Il passa la nuit au château.

Le lendemain, pour fêter la guérison de Jeanne et son retour, il invita M. de Mérillac, ainsi que Gaston et Amaury, à une petite fête qu'il improvisa dans sa maison.

Ce fut une grande joie pour les enfants, un peu troublée cependant quand il fallut que Jeanne racontât



comment lui était arrivé l'accident par lequel elle avait failli périr.

L'enfant avoua qu'elle s'était échappée pendant une absence de sa nourrice, et que d'un trait elle avait couru jusqu'à l'Albe. En passant, la veille, elle avait vu de si jolies fleurs sur les bords!

D'abord elle avait cueilli des bleuets, des coquelicots, des marguerites; elle s'était assise pour tresser une couronne. Puis, comme un peu de coquetterie germe toujours dans la tête des petites filles, elle s'était penchée légèrement sur l'eau, mais ces ondes bleues comme le ciel, avaient, sous les rayons du soleil, de grands miroitements qui l'empêchaient de se voir... Elle se pencha davantage... Elle glissa. Elle voulut se retenir aux roseaux, mais les roseaux restèrent dans sa main crispée; et le courant l'emporta... Il était fort; en moins d'une minute elle avait déjà fait un long chemin, mais son corps surnageait.

C'est alors qu'elle fut aperçue par Gaston et Amaury. Elle ne savait pas comment s'était opéré son sauvetage, mais elle n'ignorait pas qu'elle devait la vie aux deux jumeaux.

Dès lors une amitié étroite lia les deux familles. La maison du docteur n'était qu'à quelques mètres du château de M. de Mérillac, ils passèrent leurs soirées tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

André était d'une excellente nature, franc comme l'or, d'un esprit fin et gai. Il dérida M. de Mérillac qui, depuis la mort de sa femme, ignorait le rire. Sous prétexte d'assainissement, il fit ouvrir toutes grandes les croisées closes jusqu'alors, et le soleil pénétra radieux dans les vastes chambres toutes remplies encore de souvenirs de deuil.

Jeanne s'éprit d'une grande affection pour M. de Mérillac et les deux jumeaux. Elle vint joindre l'éclat de son rire et le rayonnement de ses yeux clairs aux éclats de rire de Gaston et d'Amaury, mais avec moins de turbulence. Aux heures où elle venait, le vieux château prenait un air de fête.

Presque chaque soir, le Docteur et M. de Mérillac faisaient leur partie de cartes, tandis que sur une table à côté de la leur, Gaston et Amaury dessinaient, et que Jeanne, de ses doigts fluets, cousait quelques petits vêtements taillés par Millette et destinés aux malheureux.

..

Après leur première communion, M. de Mérillac songea à faire entrer Gaston et Amaury dans les études sérieuses. Ils n'avaient encore reçu que des leçons de l'abbé Jean, et n'étaient guère avancés pour leur âge, bien que l'abbé eût mis à les instruire toute sa bonne volonté, mais ils n'avaient point été stimulés par leur père, qui se disait :

« Plus tard! Ils auront bien le temps d'étudier et de souffrir! »

Et les enfants ne s'en plaignaient pas.

Ils étaient grands, maintenant! Le front de Gaston se montrait déjà parfois rêveur, et Amaury avait sans cesse sur les lèvres quelque question qu'il voulait toujours approfondir.

Il fallait faire deux hommes de ces deux enfants!

Ce n'eût peut-être pas été chose facile dans ce château tout plein de leur gaité et de leurs chansons.

Ils avaient trop couru dans le parc, trop joué et trop ri dans les grandes chambres, pour y devenir tout à coup sérieux et graves.

Une mouche qui bourdonnait, une fauvette qui gazouillait, un souffle dans les branches, un rien, leur eût suffi pour leur faire regretter leur existence d'enfants gâtés, qu'ils devaient désormais oublier.

Donc, il fallait changer de logis pour changer de vie; et M. de Mérillac en décida ainsi.

Il fut donc convenu que Gaston et Amaury feraient leurs études dans un lycée de Paris.

On était à la fin du mois de septembre. Il commençait déjà à faire froid. La campagne était parée de sa toilette d'automne, on la voyait toute resplendissante à travers les fenêtres closes du château.

Les enfants étaient réunis au salon. Jeanne regardait la pendule qui marquait six heures, Gaston et Amaury regardaient Jeanne.

Le jour du départ fixé par M. de Mérillac était arrivé et l'heure approchait où l'on devait se séparer.

Ils étaient seuls. Ils ne parlaient pas. La petite avait le cœur gros. Gaston et Amaury pensaient. Hélas, c'était donc vrai, ils allaient tout quitter?

Cependant une consolation planait au-dessus de leur douleur, eux, du moins, ne se quitteraient pas.

Et leurs pensées se rencontrèrent si bien, cette consolation rayonna si bien devant leurs âmes, que les deux jumeaux se regardèrent un instant et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'étaient compris.

Les heures s'écoulèrent avec rapidité, et bientôt les enfants en furent à compter les minutes. Puis les minutes s'enfuirent et l'on entendit les chevaux piaffer dans la cour.

Ils embrassèrent madame Flamand qui trouva quelques larmes au fond de son cœur, embrassèrent aussi le docteur André avec qui ils avaient diné le soir, et s'approchèrent de Jeanne. Là petite cachait sa tête dans ses mains en sanglotant.

Gaston et Amaury, quoique très pâles, étaient fermes.

« Nous allons travailler à devenir des hommes, lui dit tout bas Amaury. Il ne faut pas pleurer, Jeanne!

— Nous penserons bien à toi, murmura Gaston en cherchant à retirer de son visage les mains que l'enfant s'obstinait à y garder. Et puis nous t'écrirons et nous reviendrons l'année prochaine aux vacances. Tu verras comme nous serons savants alors!

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, que vous soyez savants? répondit-elle, puisque pour le devenir vous êtes obligés de partir. »

M. de Mérillac et le docteur durent intervenir. Les pauvres enfants, malgré l'héroïsme qu'ils feignaient, étaient près de pleurer.

Ils allèrent ensuite dire adieu à la chambre de leur mère, et au portrait où elle se montrait si belle et si souriante, que lorsqu'ils étaient petits, Gaston et Amaury, dans leur naïve croyance, la prenaient pour un ange.

Enfin ils montèrent avec M. de Mérillac dans la voiture qui les attendait.

Ils regardèrent un instant à la portière, et ils aperçu-



rent à la fenêtre, encadrée entre les lianes sombres, la tête blonde et les grands yeux bleus de Jeanne.

Ils se rejetèrent dans la voiture. Cette fois ils pleuraient.

\* \*

La voiture s'arrêta à Cahors. Il était dix heures. Là, ils prirent la diligence qui ne devait s'arrêter qu'à Orléans.

Il était onze heures, le ciel était tout constellé d'étoiles; en d'autres circonstances les deux frères eussent été heureux de faire ce voyage, le premier de leur vie, par cette sereine nuit d'automne. Mais leur cœur était trop plein et ils pensaient trop aux yeux de Jeanne remplis de larmes à leur départ, pour remarquer les étoiles qui scintillaient au-dessus de leurs têtes.

Le chemin qu'ils parcouraient était bien propre à la rêverie.

Les chevaux galopaient sur une route poudreuse qui semblait toute blanche aux rayons de la lune. De chaque côté, d'immenses arbres s'élevaient et projetaient leurs ombres fantastiques au milieu de la route. Parfois, entre les branches secouées par le vent, la lune se montrait, argentant sur son passage les feuilles qui tremblaient.

Au loin, tout au loin, ils apercevaient des montagnes avec des reflets bleus; ils longeaient une rivière, l'eau coulait avec un murmure doux, clapotant par moments contre les herbes ou les pierres qui barraient son passage. Toutes les étoiles s'y miraient, de grandes plantes s'inclinaient et semblaient vouloir s'y mirer aussi.

Cette nuit était splendide, l'air embaumé du parfum des dernières fleurs.

« Que fait Jeanne? pensait Amaury.

— Comme elle doit pleurer! » se disait Gaston.

Et pendant ce temps la diligence courait toujours, tandis que le cocher s'accompagnant du cliquetis de son fouet, chantait une naïve chanson patoise sur un rythme mélancolique.

Bientôt ils traversèrent un endroit où ils ne virent plus que des arbres, de grands peupliers où le vent soupirait. Ils eurent peur. Ils se souvinrent de ces contes de brigands que, les soirs d'hiver, madame Flammant leur racontait. Ils se serrèrent l'un contre l'autre et fermèrent leurs yeux qui ne se rouvrirent pas; ils s'étaient endormis.

Quand ils se réveillèrent, il commençait à faire jour. Les arbres avaient disparu et la diligence côtoyait des prairies qui s'étendaient à perte de vue. Une nuée blanche, légère et vaporeuse, planait au-dessus et à certains endroits se nuageait de rose.

Le ciel n'avait pas encore de rayons mais il n'avait plus d'ombres, et l'on prévoyait le soleil sous le bleu transparent de son grand manteau.

Gaston et Amaury se regardèrent en souriant, c'était la première fois qu'ils voyaient se lever le jour, et le spectacle qui s'offrait à leurs yeux leur parut grandiose et étrange. Mais cette extase dura peu. Ils se souvinrent de Jeanne et de La Moissy, et la vie qu'ils laissaient là-bas, leur apparaissant toute joyeuse à travers l'éloignement, ils ne remarquèrent plus rien de la campagne.

A Orléans ils prirent le chemin de fer, et arrivèrent à Paris, où M. de Mérillac consacra une semaine à leur faire visiter les grands monuments et les promenades.

Mais ils pensaient sans cesse à la Moissy. Le bois de Boulogne, tant admiré des Parisiens, leur produisit l'effet d'un bois artificiel, avec ses arbres couverts de poussière et son herbe jaune.

A la Moissy, leur parc était si verdoyant, l'herbe si haute, les arbres si bien peuplés d'oiseaux!

A la fin de la semaine leur père les conduisit rue de la Sorbonne au lycée Louis-le-Grand.

Cet immense monument leur fit l'effet d'une prison. Ils frissonnèrent en entrant au parloir, et cette fois ils sanglotèrent en quittant M. de Mérillac.

Quand il fut parti, quand la lourde porte d'entrée se fut refermée sur lui, les deux enfants se sentirent froid au cœur comme si tout à coup ils fussent devenus orphelins.

Les élèves prenaient leur récréation dans le jardin. Gaston et Amaury entendaient leurs éclats de rire et pleuraient plus fort.

Enfin le professeur qui avait accompagné leur père revint au parloir. Il les consola un peu, les raisonna. Puis il les conduisit au milieu d'une troupe d'écoliers qui entourèrent aussitôt les nouveaux.

Ils entendirent des chuchotements et sentirent des regards curieux fixés sur eux.

« Comme ils sont pâles! disait l'un.

— C'est toujours pâle, avec toi, les nouveaux! répondit un autre.

— Voulez-vous jouer avec nous? demanda un petit garçon tout rouge, encore, de la course abandonnée.

— Non! merci; » répondit Amaury.

Un maître d'étude allait et venait au milieu de la cour, un pauvre maître d'études à figure hâve, qui surveillait les élèves en lisant un gros livre.

Gaston et Amaury s'approchèrent de lui, et furent très étonnés de rencontrer un tout jeune homme, quand ils avaient de loin cru voir presque un vieillard. Il est vrai qu'à La Moissy, dans ces belles solitudes où l'air est vivifiant et le ciel toujours clair, ils n'avaient pas encore heurté ces misères cachées qui font les fronts blêmes et les pensées tristes.

Tiré tout à coup de sa lecture, le pion, c'est ainsi que les élèves le nommaient, regarda les deux petits, et ses regards se croisèrent avec les leurs.

Il s'aperçut qu'ils avaient les yeux rouges et qu'ils étaient pâles. Il ferma son livre et le serra soigneusement dans la grande poche de son paletot râpé; puis il leur tendit la main.

Gaston et Amaury la lui serrèrent comme à un ancien ami et tous trois se promenèrent dans le jardin.

« Il ne faut pas vous désoler, disait le maître d'études; vous aurez de bons camarades ici; d'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton qui contrastait singulièrement avec ses paroles, c'est très gai, la vie de collège! »

Hélas! elle peut être gaie, cette vie d'écoliers qui n'ont d'autre soucis que leur leçon, quand l'avenir se montre tout folâtre comme leur âge, derrière les livres et les pensums!

Mais pour le pion c'est autre chose! Il n'a plus de leçons, plus de pensums, et quelquefois plus d'avenir. Le plus souvent pauvre, il est généralement aussi le



souffre-douleurs de tous ces gamins espiègles. Son avenir, à lui, est emprisonné dans le collège, et s'il a de l'ambition, il devra attendre de longues années avant de voir se réaliser son rêve!

A cinq heures, les enfants rentrèrent dans leur classe avec un silence absolu.

A six heures, une cloche se fit entendre; le maître se leva, et les élèves, après quelques minutes de récréation furent conduits au réfectoire.

Gaston et Amaury ne mangèrent pas. Devant cette troupe d'écoliers affamés, au son d'une lecture monotone, faite d'une voix dolente, les pauvres enfants firent un rêve: Ils revirent comme par enchantement la vaste salle à manger du château, le soir où ils sauvèrent Jeanne. Ils revirent le grand feu clair aux lueurs roses qui s'éleva soudain pour réchauffer la petite malade; ils la revirent elle-même, telle qu'elle était alors avec ses yeux craintifs et sa tête blonde presque cachée sous l'épaisseur des couvertures. Ils recommencèrent à pleurer.

A huit heures ils montèrent au dortoir et furent les premiers couchés. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils entendirent le bruit de toutes les respirations,

Leurs deux lits étaient placés l'un à côté de l'autre et assez rapprochés pour qu'ils pussent se parler.

« Tu dors? » demanda Gaston à Amaury.

Un « chut! » parti il ne sut d'où, empêcha son frère de lui répondre.

Alors Gaston s'accouda sur son lit et examina ce qui l'entourait: Tout au fond du dortoir, sur le mur verni, un grand Christ de bois noir projetait son ombre. En face, au-dessus de leurs têtes, car leurs lits étaient dans la dernière rangée, une veilleuse faisait scintiller sa lumière terne.

Comme c'était triste!

Les petits lits blancs symétriquement rangés lui firent l'effet de sépulcres: il frissonna.

Où donc était-elle sa chambre ornée de mousseline, si pleine de rires, de chansons et de beaux rêves cachés le jour dans les rideaux de sa couchette, et qui, le soir, prenaient de si gais ébats dans son cœur.

Comme ils étaient heureux là-bas! Comme ils étaient gâtés, et choyés, et aimés!

Que faisait la mignonne Jeanne?

Il avait presque peur dans ce grand dortoir sombre. Il avait froid. Ses yeux alourdis par le sommeil et fatigués par les pleurs, s'appesantissaient malgré lui; mais alors il voyait, par une surexcitation d'esprit facile à comprendre, des choses effrayantes.

Il se blottit sous sa couverture. Pour chasser ces idées noires, il voulut penser encore à La Moissy tout ensoleillée.

Il se souvint que lorsqu'ils étaient petits leur nourrice chantait quelque chose de doux, le soir, auprès de leur berceau, ou bien encore en les tenant sur ses genoux, auprès du feu qui flambait.

Le rouet de madame Flamand accompagnait, lentement, comme un murmure. Il chercha cette chanson.

Endormez-vous, mes anges roses,  
Endormez-vous!  
Toutes les fleurs, mignons, sont closes,  
Endormez-vous!

Depuis longtemps les hirondelles  
Sont dans leurs nids;  
Cachez le feu de vos prunelles  
Enfants bénis!

Il chercha encore, et ne se souvint plus. La veilleuse, le grand Christ noir, les lits blancs des écoliers semblèrent s'évanouir.

Il devait être dix heures. Le bruit du dehors arrivait vaguement jusqu'à lui.

Un gamin passa sous les murs du collège en chantant une tyrolienne.

Depuis longtemps les hirondelles  
Sont dans leurs nids!

répéta mentalement Gaston.

Toute la nuit il rêva de La Moissy.

JEAN BARANY.

(La suite au prochain Numéro.)

## LOGOGRIPE

Celle qui dans le ciel est reine sans rivale  
M'a transmis son beau nom que nul autre n'égale.  
— Bien qu'on puisse y trouver quelque chose d'amer,  
— Personne mieux que moi ne peut se faire aimer;  
— On est bien sûr en moi de trouver une amie;  
— Je procure un mari, pour peu que l'on m'en prie;  
— Et même un magistrat, qui préside au serment  
Qu'ensuite aux pieds de Dieu bénit un sacrement;  
— L'âme domine en moi: c'est la part la plus belle  
D'un être qui prétend à la vie immortelle;  
— Mais dès ce monde encor j'offrirais maint objet,  
Nous aidant de la vie à passer le trajet:

— Pour diriger l'esquif sur la mer immobile,  
Je viens vous présenter une rame docile;  
— Et je vous donne encor l'instrument des combats:  
Car la lutte est toujours nécessaire ici-bas,  
— Si je construis un nid sur les plus hautes cimes,  
On me voit condescendre aux soins les plus infimes:  
— Une humble pièce d'eau vient baigner mon castel;  
— Et je pare de fleurs, les jardins et l'autel;  
— Je vous fais respirer, et même aussi je chante;  
— La rime m'obéit, si la raison s'absente;  
— Un chef mahométan s'impose enfin chez moi;  
— Je le transforme en saint, qui convertit un roi.

Explication du mot triangulaire contenu dans le numéro du 24 Septembre: Route, Ogre, Uri, Te, E.



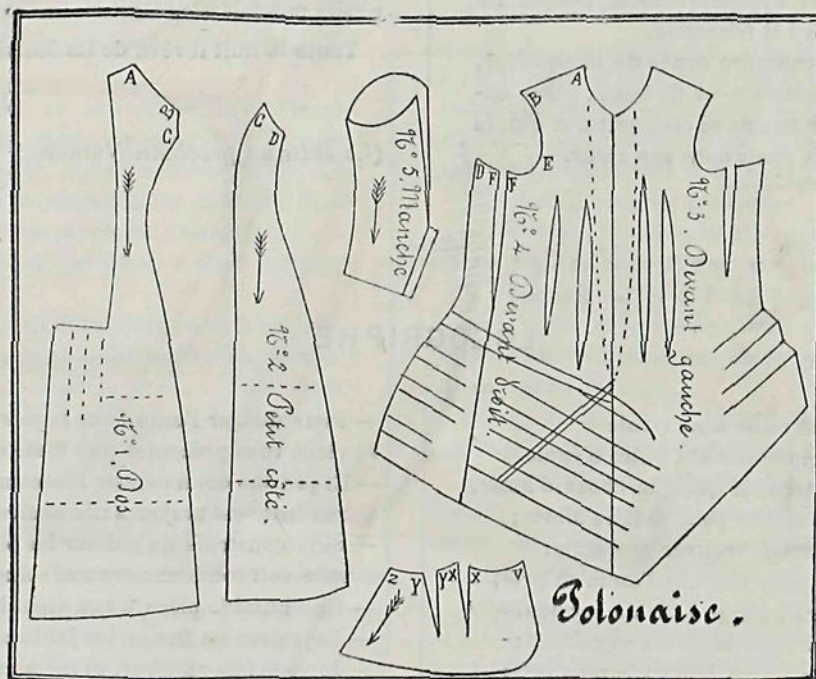
*Costume en lainage loutre.* — Jupe ronde garnie d'un plissé en faille. Sur le côté découvert par le relevé de la tunique, quatre volants froncés en lainage brodés en soie vieil or, sont posés de biais. Même bande cernant le plastron; elle est posée à plat, ainsi que sur la partie supérieure de la manche en suivant la couture extérieure. Le col est brodé sur l'étoffe. Nœud en moire au col et au coude, où s'arrête la broderie.

*Explication du patron découpé.*

1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3 et 4, Devant d'un seul morceau avec le plastron. — 5, Manche (dessus et dessous). Le papier n'étant pas assez large, le dessous du bras, côté droit, est indépendant; il faudra le rapporter pour tailler le devant. — 6, Col. — Le patron découpé donne, en outre de ces six parties, le dessous de la manche et le plastron, moitié. Tailler le devant après avoir rapporté le petit côté; à partir de la pointe du plastron, fendre l'étoffe en suivant la ligne biaisée tracée à la roulette, qui répond au double trait biaisé du détail et s'arrête à dix centimètres du bord de la polonaise. Former les plis au côté gauche, rouleauter le bord avec un biais de



Costume en lainage orné de broderie sur même étoffe.  
Modèle de M<sup>lles</sup> Vidal.  
(Patron découpé de la Polonaise.)



Détail tracé du patron découpé.

soie; poser des boutons sur les plis où seront faites des fausses boutonnières; le côté droit s'ajustera en dessous. Avant, on aura fait les pinces de poitrine, celle du dessous du bras. Plastron plissé. Tailler un morceau d'étoffe ayant quarante-deux centimètres de largeur et la longueur du patron; le plisser ou le froncer pour le réduire à la largeur du patron, dont il prend la forme; on abattra les côtés, dans le bas, pour la pointe; le fixer au côté droit de la polonaise, et sur une patte rapportée, au bord gauche, poser des œillets; et à la polonaise, à l'envers, des agrafes pour la fermer. Faire le pli transversal sous la taille, indiqué au détail par deux traits et au patron découpé par un trait à la roulette, puis les plis creux des côtés qui complètent le drapé du devant. Réunir le dos et son petit côté, celui-ci au devant, *couture du dessous du bras*. Relever les lés de

derrière aux lignes transversales en les chiffonnant en pouf. Le col n° 6 a deux pinces sur chaque épaule pour bien les emboîter. La manche est ouverte extérieurement, à partir du coude; la partie du dessous, qui dépasse le dessus, forme une patte sur laquelle se font des boutonnières, et rabat sur le dessus qui reçoit les boutons. (Figurine, page 132.)

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4332 et un patron découpé d'une polonaise, page 132.